

La tempête de neige de la nuit dernière a recouvert la forêt d'un manteau silencieux. Dans la mansarde de mon chalet, je rêve de mon mari disparu, Luke. Nous sommes dans une clairière un soir d'hiver, et il se tourne vers moi. Lorsqu'il ouvre la bouche pour parler, je suis réveillée par un mouvement au rez-de-chaussée.

La lumière matinale baigne la mansarde. Encore somnolente, je songe: *une souris*. Le bruit a la qualité légère et rythmée du vivant, rapide et presque imperceptible. J'essaie de me rendormir mais le doux vacarme se poursuit. Je me redresse dans mon lit. Ce n'est pas un rongeur. Ses mouvements sont plus de l'ordre du bruissement, du battement d'ailes, comme si un énorme papillon tropical avait dérivé sur des milliers de kilomètres au nord jusqu'en Colombie-Britannique.

Je me lève et descends l'échelle qui mène à la pièce à vivre. Un bruant fauve a mystérieusement réussi à s'introduire dans le chalet et ne cesse de se cogner contre l'une des baies vitrées. J'ouvre la porte et je recule; cela fonctionne pour les chauves-souris qui s'invitent de temps en temps les soirs d'été. Mais dépourvu d'écholocation, le passereau persiste à vouloir

s'échapper à travers la vitre. Je fais un pas en avant, pensant d'abord l'attraper avec les mains, puis je bats en retraite et m'empare d'un gilet de laine sur le porte-manteau. Tout à sa tâche, l'oiseau ne paraît pas remarquer mon approche et je l'enveloppe vite dans le vêtement, en émettant un son rassurant pour essayer de lui faire comprendre que je ne suis pas une menace – le même *chut-chut-chut* léger que j'utilisais pour calmer mes enfants quand ils étaient bébés. Le bruant se fige, mais je sens les pulsations de son cœur en l'emmenant jusqu'à la porte ouverte. Une fragile petite patte pas plus épaisse qu'un cure-dent dépasse de la boule de laine, et j'obéis à l'instinct irrationnel de la replacer soigneusement à l'intérieur.

Debout dans la lumière feutrée d'un paysage de neige fraîche, je déplie le gilet. L'espace d'un instant, une griffe se coince dans une maille, puis le bruant se libère. Il prend son envol, au-dessus d'une unique série d'empreintes gigantesques qui divise la clairière en deux, révélant la présence d'un visiteur dont je n'avais pas reçu le moindre signe depuis des décennies.

Mon cœur se serre. La vue de ces empreintes réveille en moi un espoir dont je prends seulement conscience que je le nourrissais encore, m'y raccrochant si fort et depuis si longtemps que le passage des années aurait dû le réduire en miettes, comme un verre qui vous explose en main. J'ose à peine détourner les yeux pour enfiler une paire de bottes. Mes pas dans la neige sont silencieux quand je m'approche. Je m'accroupis, me penche et souffle fort, directement sur la couche légère qui recouvre l'une des traces. Les flocons frais et secs se dispersent dans un nuage blanc, dévoilant une empreinte de pied d'apparence humaine deux fois plus longue que mes chaussures.

Je place mes doigts écartés dans les creux lisses des orteils. Quelque chose volette devant moi et je regarde un geai gris se

poser sur une branche de cèdre à l'orée de la forêt. Il m'observe attentivement, comme si je m'apprêtais à découvrir quelque chose qui pourrait nous intéresser tous les deux.

Je me redresse, frissonnant dans ma chemise de nuit. Les traces de pas contournent le pommier noueux, puis traversent la clairière avant de disparaître parmi les cèdres. Je grimpe les marches du chalet en faisant déjà une liste d'équipements. Raquettes et bâtons de ski télescopiques, kit de survie et les deux thermos, remplies de thé brûlant au miel. Je vais avoir besoin de nourriture adaptée, rien qui pourrait geler dans mon sac, et de bottes dignes de ce nom au lieu de la vieille paire de Luke que j'ai enfilée pour sortir, deux tailles trop grandes et trouées au niveau des orteils. Elles ne servent plus à rien en vérité, mais je n'ai toujours pas réussi à les jeter.

La porte d'entrée craque quand je l'ouvre. La sculpture de bois s'y dresse telle une sentinelle, ses traits évoquant un homme, un primate et un dieu tout à la fois. Ses pieds sont surdimensionnés, même pour sa taille imposante ; elle me surplombe tandis que je me déplace d'un coin à l'autre du chalet en fourrant des affaires dans mon sac.

La créature que mon grand-père gardait en tête quand il l'a sculptée a été désignée de nombreuses manières, mais Grand-père craignait le jour inévitable où l'un de nous laisserait échapper son nom, révélant en un instant ce qu'il avait essayé de conserver secret toute sa vie. Si bien qu'il m'a appris à l'appeler, à les appeler tous, « Charlie », et j'ai continué de le faire. Toujours Charlie, même s'il y avait au moins un mâle et sûrement une femelle, et même si l'individu qui avait traversé ces montagnes en 1920 était sans doute différent de celui dont, jeune fille, j'ai remarqué les empreintes dans les années 1960 – ce dernier n'étant lui non plus pas forcément celui que Luke a pisté des années plus tard.

J'hésite près des porte-manteaux. Je n'ai gardé qu'un des vieux anoraks de Luke, une parka doublée de laine, et je suis tentée de l'emporter, mais elle est trop volumineuse pour tenir dans mon sac à dos et trop chaude pour l'effort de l'ascension qui s'annonce. Je la laisse sur la patère et j'enfile mon propre manteau et mes bottes, avant d'endosser mon sac plein et d'en ajuster les lanières. Je caresse le bois lisse de la poitrine de Charlie. Il regarde droit devant lui et semble à la fois tourmenté et résigné, comme s'il cachait un terrible secret, dont la révélation ne changera rien. Je mets mes gants et quitte la chaleur du chalet.

Je suis les empreintes à travers la clairière puis sous la lourde canopée de conifères, où la neige fraîche n'a que peu pénétré et où la marque de chaque orteil est clairement visible. Les traces me conduisent vers le lac, parmi les cèdres et les pruches du Canada, au-delà des tiges mortes de bois piquant et des ronces gelées, des branches nues des trembles. Le tourbillon de mes pensées s'est arrêté sur deux points saillants, qui m'accompagnent à leur rythme. *Charlie. Luke. Luke, Charlie. Charlie, Luke.* Je marche vite, à une allure que je ne pourrai pas tenir sur la longueur. À travers les arbres, j'aperçois l'étendue blanche du lac au fond de la vallée.

Luke et moi avons tous les deux 7 ans quand je l'ai rencontré. Je le revois tel qu'il était alors : son visage ouvert et optimiste, son torse maigrelet, ses bras de petit garçon. Il me rend mon regard ; tout ce qui va se passer entre nous défile devant moi et j'hésite, incapable de décider si je dois laisser les choses se dérouler de la même manière, ou lui tourner le dos et m'en aller. Ses yeux me supplient de croire aux mots impossibles que forment ses lèvres. C'était ici, sur cette plage de galets, à la fin du mois d'août 1959.

Je descendis les marches de l'entrée pour rejoindre l'air doux, gamine maigrichonne à taches de rousseur, les yeux plissés sous l'effet de la lumière de fin d'après-midi. De hautes montagnes boisées embrassaient le chalet de tous les côtés, sauf un. La forêt de cèdres en contrebas laissait passer d'étincelants rayons de soleil que réfléchissait le petit lac au fond de la vallée. Ils réchauffaient mes bras nus tandis que je cueillais, une par une, les graines d'un tournesol chétif, dont la couronne dorée ne dépasserait jamais ma taille, même s'il se trouvait dans la partie la plus ensoleillée de la clairière. Je glissai mon butin dans la poche arrière de mon jean et m'enfonçai sous les branches pour rejoindre le vieux chemin de terre qui menait au lac.

Il faisait plus frais sous le couvert des arbres. Le cri rauque d'un geai retentit et je m'arrêtai, parcourant les environs du regard jusqu'à le repérer, perché en hauteur ; sa silhouette m'était familière mais son plumage était noir et bleu, au lieu du blanc et bleu habituels chez moi, en Ontario. La veille, Grand-père m'avait appris son nom scientifique mais je ne m'en souvenais plus, alors j'essayai de me remémorer le nom des plantes qui

tapissaient le sol de la forêt. Les pachistimes, avec leurs feuilles dentées comme ma nouvelle incisive en train de pousser, les chimaphiles à ombelles – et non pas à ombrelles, comme je l'avais d'abord cru. Les gaulthéries couchées, avec leurs rares baies rouges au goût de cannelle, et les goodyères rampantes, qui m'avaient déçue quand Grand-père me les avait montrées, car elles n'avaient pas du tout l'air de ramper comme des serpents. Je repensai aux couleuvres de chez moi, à celle que ma mère avait pointée du doigt en me disant de ne pas avoir peur, tandis que je me blottissais contre sa poitrine réconfortante. Prise d'une angoisse soudaine en songeant à elle, je pressai le pas.

Je décidai d'aller relever le piège à écureuils que j'avais confectionné la veille à partir de jeunes branches souples. Je m'accroupis : rien à l'intérieur. Je sortis les graines de tournesol de ma poche et en semai une traînée jusqu'au piège. En attendant que les rongeurs repèrent mon offrande, je leur fabriquai du mobilier en utilisant des bouts de bois et de la mousse. De temps à autre, je hululais doucement pour attirer des chouettes, jusqu'à ce que je me rende compte que mes hululements ne m'aideraient pas à me faire apprécier des écureuils. Je poursuivis ma route le long du chemin jusqu'à presque atteindre le lac, puis, des graines dans mes mains tendues, j'incitai les mésanges à sortir des buissons de cornouillers et de symphorines qui poussaient entre la forêt et la plage. J'imaginai le poids léger des oiseaux, leurs petites serres me griffant les paumes. L'un d'eux était estropié – une de ses pattes, déformée, se terminait en boule de chair ; la mésange n'avait pas l'air d'en souffrir mais j'étais déterminée à la ramener chez moi pour la soigner quand même. « Chez moi » : l'expression avait un côté vague, indéfini ; c'était ici mon chez-moi désormais, au chalet, avec Grand-père. J'étais là depuis déjà

trois jours, mais cela me paraissait encore irréel. Chaque matin, je me réveillais dans la chambre mansardée, désorientée...

Les oiseaux pépiaient sans me prêter attention. Mes bras me faisaient mal et je finis par les baisser. Je quittai le refuge des arbres pour rejoindre la plage de galets. Un garçon se tenait près de l'embouchure du ruisseau, face au lac. Sur le sol entre nous, une canne à pêche et un seau. Grand-père avait-il mentionné un voisin ? Je ne savais plus, tant j'avais l'esprit encore embrouillé par les récents bouleversements.

– Qui es-tu ? lui demandai-je.

Il se tourna pour me regarder.

– Ben, en vérité, je suis un aigle, répondit-il. J'étais endormi dans mon nid et j'ai rêvé que j'étais un jeune humain, et maintenant je suis coincé dans sa peau.

Il portait un short coupé dans un jean ; ses yeux étaient bleus et ses cheveux bruns avaient besoin d'une bonne coupe.

– Tu m'as pourtant l'air d'un garçon normal, dis-je.

– Mes belles serres acérées sont devenues des pieds, et mes ailes... regarde.

Il leva les bras et les contempla avec dégoût avant de les laisser retomber.

– J'attends ici parce que je suis incapable de voler jusque chez moi.

Il leva les yeux vers un pygargue à tête blanche qui survolait le lac.

– Lui, c'est mon père, le vrai. Il doit se demander où je suis.

– Lui ? demandai-je en m'apprêtant à pointer l'animal du doigt, avant qu'il m'en empêche.

– Ne le montre pas du doigt. Les aigles détestent ça.

Le pygargue décrivit quelques cercles, plongea pour attraper un poisson puis s'éleva de nouveau dans les airs, bredouille.

– Je sais qu’il me cherche, continua le garçon, mais il ne me reconnaîtra jamais tant que je ne serai pas redevenu un aigle.

– Et c’est prévu pour quand ?

– Quand je me réveillerai de ce rêve.

Il haussa les épaules et m’examina de plus près, avec mes longues nattes blondes et mes pieds nus.

– T’as quel âge ?

Je répondis 7 ans, et il sourit.

– Si t’étais un aigle, tu serais déjà adulte. Tu aurais des plumes blanches au niveau de la tête et de la queue. Et sans doute quelques aiglons aussi.

Je remarquai une trace de bronzage là où son short avait glissé sur ses hanches. Ce détail me paraissait invalider son histoire.

– Et toi, t’as quel âge ?

Le garçon ne me répondit pas. Au lieu de ça, il remua les orteils comme si c’était la première fois et lança :

– Je ne sais pas comment vous les humains faites pour attraper quoi que ce soit avec ces petites serres toutes molles.

Je lui montrai la canne à pêche et le seau posés sur les galets.

– Pourquoi t’as besoin d’une canne pour pêcher si t’es un aigle ?

Il la regarda comme s’il ne l’avait jamais vue.

– Elle n’est pas à moi, dit-il, avant de vite s’en éloigner.

– Si t’es vraiment un aigle, pourquoi tu peux parler comme un humain ?

– T’as déjà rêvé que tu pouvais voler ? Ben, c’est exactement la même chose.

Je réfléchis un instant à ce qu’il venait de dire.

– Tu veux attraper des écureuils avec moi ? finis-je par lui proposer.

– Tu veux dire pour les manger ? demanda-t-il en fronçant le nez. Je suis un pygargue à tête blanche, pas un aigle royal.

– Pas pour les manger, rétorquai-je. Pour en prendre soin. Peut-être même pour leur apprendre des choses.

– Les aigles ne prennent pas d’animaux de compagnie. Personne ne le fait d’ailleurs, à part les humains.

Je le fixai, avant de lui tourner le dos et de m’écarter le long de la berge. Je creusai un trou près du bord, attendant qu’il se remplisse d’eau. Un rapide coup d’œil en direction du garçon : il empilait des galets jusqu’à ce qu’ils s’effondrent. L’aigle au-dessus de nos têtes scruta une nouvelle fois le lac et nous le regardâmes tous les deux disparaître derrière une montagne. Alors le garçon s’assit sur la grève et posa la tête sur ses genoux. Je l’observai un instant, puis m’approchai prudemment pour m’accroupir à côté de lui. Lorsqu’il se redressa, son visage était baigné de larmes.

– C’était pas vraiment lui, murmura-t-il. Mon vrai père n’est plus là.

Soudain, sans pouvoir m’en empêcher, je repensai à ma mère. Nous nous étions tenues au même endroit toutes les deux, quand j’avais 5 ans, et sans doute quand j’en avais 3 aussi. Nous avions prévu de venir plus tard cet été-là, elle et moi. Mon cœur se mit à tambouriner et ma gorge devint sèche à en perdre la voix.

– Il a volé tout droit dans l’hélice d’un avion, continua le garçon en secouant la tête. Il y avait des plumes partout !

Là-dessus, il bondit sur ses pieds et s’enfuit en battant des bras le long de la plage jusqu’à la forêt.

Je me remis à creuser, élargissant le trou pour en faire une tranchée qui ralliait le lac. Je ne vis pas le temps passer, jusqu’à ce que le soleil commence à se coucher derrière les montagnes, faisant chuter la température. Je me levai et frottai le sable collé à mes genoux avant de remonter le chemin. Au-dessus de moi, les corbeaux reprenaient tous la direction de leurs nids. Rien dans le piège à écureuil. Je plongeai, la tête en avant, sous les

branches tombantes des cèdres et le chalet réapparut. La porte grinça quand je l'ouvris ; aucune des lampes n'était allumée, si bien qu'il faisait plus sombre à l'intérieur que dehors. Grand-père n'était pas là, je ne trouvai qu'un mot expliquant qu'il était parti se promener.

L'étrange sculpture de bois qu'il appelait Charlie semblait différente dans la pénombre. Je tirai une chaise jusqu'à l'entrée et montai dessus pour en étudier les traits. La créature avait l'air triste. Plus que triste : on aurait dit qu'elle était seule au monde. Je tendis le bras et touchai le coin de son œil, imaginant y trouver une larme cachée.

Ma mère n'était pas là. Mais elle n'était pas à quatre jours de train non plus, à l'intérieur de cette longue boîte effrayante dans laquelle ils l'avaient mise. J'en étais sûre. Elle ne pouvait pas être enterrée dans un trou, dont les bords révélaient les racines tranchées d'une herbe si luxuriante et parfaite qu'elle paraissait presque synthétique. Cela faisait plus d'une semaine ; elle s'était sûrement échappée depuis. Elle avait dû prendre vers le nord, suivre le chemin de fer qui m'avait amenée ici, survolant le maïs mûrissant et les arbres couverts de feuilles vertes jusqu'aux rochers effilés de part et d'autre des rails, puis les lacs bordés de pins et les sombres forêts marécageuses d'épinettes noires, et enfin, plus à l'ouest, les infinis champs de blé. Elle traversait sans doute les Rocheuses et survolerait bientôt le lac pour venir décrire des cercles au-dessus du chalet, les plumes blanches de sa tête et de sa queue brillant au soleil, se préparant à atterrir pour me réveiller et me ramener chez moi.

Un corbeau croasse, haut perché dans un arbre, et me ramène au moment présent. L'écho d'une réponse traverse le lac gelé, tapissé d'un manteau de neige qui confère au paysage un faible éclat malgré les nuages matinaux. Je regarde l'oiseau prendre son envol, ombre noire dans le ciel gris. La scène est si immobile et silencieuse qu'il est facile d'imaginer que rien ne vit sous l'épaisse couche de glace. Je m'en détourne et retrouve le couvert de la forêt. Les empreintes de Charlie longent la berge et disparaissent dans les bois. Je rajuste les lanières de mon sac à dos, puis je suis la piste.

Quelque chose me tira du sommeil et je me redressai dans mon lit. La faible lueur de la lune s'insinuait par la fenêtre de la mansarde. 1961 : j'avais 9 ans.

L'appel lointain se fit à nouveau entendre, un son étrange qui résonna dans les montagnes. Un crescendo-decrescendo, un peu comme le hurlement d'un loup, mais en plus rauque et plus court. Je ne connaissais aucun oiseau, aucune bête capable d'un tel cri. Mes bras se couvrirent de chair de poule malgré les couvertures de laine dont j'étais enveloppée. Je guettai les ronflements de Grand-père à l'étage du dessous, mais le chalet était plongé dans le silence. Je l'appelai, puis j'attendis.

Je descendis l'échelle, jetai un coup d'œil dans l'obscurité de sa chambre, puis dans la petite pièce qui lui servait de bureau. À tâtons, je cherchai des allumettes et une bougie sur la table de la cuisine, car je n'avais pas le droit d'utiliser les lampes à gaz en son absence. À la lueur de la flamme, je découvris le mot qu'il m'avait laissé. Un message que je connaissais bien ; Grand-père gardait ces notes à mon attention pour en refaire usage.

*Je suis allé me promener. Va te recoucher.*

Encore un hurlement. J'enfilai mes bottes de pluie. Le craquement de la porte d'entrée, rendu plus sonore par la nuit, me fit sursauter. Arrivée au centre de la clairière, j'aperçus la demi-lune derrière la silhouette sombre d'un arbre.

– Grand-père, appelai-je doucement.

Pas de réponse. Le vent se leva, et je me mis à trembler dans ma fine chemise de nuit. Les cèdres commencèrent à se balancer de manière troublante; mon ombre, à côté, paraissait toute petite et vulnérable. La lueur de la bougie, dans la cuisine, me donnait envie de retourner à l'intérieur. Venu droit des montagnes, l'étrange cri retentit de nouveau dans l'air froid; je courus me réfugier dans le chalet.

Cette nuit-là, je rêvai de ma mère. Son ton était joyeux, mais elle avait la tête bandée et une jambe dans le plâtre qui la forçait à s'appuyer sur des béquilles. Elle rejeta en arrière ses longs cheveux roux et exécuta un petit numéro de danse, m'expliquant qu'elle serait tout à fait rétablie avant que les nouvelles pousses ne parsèment les champs de maïs. Quand du sang se mit à couler de son bandage, je fus prise d'un mauvais pressentiment. Je le pointai du doigt et lui demandai, sentant l'angoisse monter, ce qui lui était arrivé.

– L'accident, bien sûr, répondit-elle en m'adressant un tendre sourire. Ma puce, tu sais bien que je n'y ai pas survécu.

Je me réveillai en sursaut, le cœur battant la chamade. Je tentai de chasser le cauchemar en invoquant l'odeur de ses cheveux et celle de la grange, puis la sensation de l'herbe douce et épaisse sous mes pieds nus. Mais mes souvenirs n'étaient plus aussi nets, et j'ignorais si je me remémorais de véritables impressions ou si je ne faisais que les inventer. J'ouvris les yeux. Les rayons du soleil s'infiltraient par la fenêtre; j'entendais Grand-père préparer le petit-déjeuner sur l'imposante cuisinière à gaz.

Je transcrivis mon rêve avant de cacher mon journal sous le matelas, puis je m'habillai et descendis l'échelle.

J'avais presque terminé mes œufs quand Grand-père, qui essayait le jaune de son assiette avec un quignon de pain, lança :

– J'ai repéré d'étranges empreintes ce matin. Des bottes de pluie taille 35, si je ne m'abuse.

Je fixai mon assiette.

– Ne te balade pas dehors la nuit, Sandy. J'étais juste sorti me promener.

– J'avais peur. Tu as entendu un cri bizarre hier soir ? Une espèce de chouette, peut-être ?

Il se leva et entreprit de débarrasser la table.

– J'ai entendu les ronflements caractéristiques d'une *Homo sapiens* juvénile. Je dirais femelle, dans les 9 ans. Et ils étaient particulièrement forts.

– C'est toi qui ronfles, pas moi ! protestai-je. Tu es allé où ?

Il évita mon regard.

– Je vais faire un rôti ce soir, dit-il. Va donc nous ramasser quelques pommes de terre.

Près de ma pelle et de ma petite récolte, deux moitiés de ver gigotaient sur la terre humide. Je ressentis une pointe de culpabilité, même si ç'avait été un accident. L'une des moitiés survivrait peut-être, ou aucune, à moins qu'elles s'en sortent toutes les deux et forment de nouveaux lombrics qui s'accoupleraient entre eux. Je réfléchissais aux diverses complications qui pourraient en résulter quand Grand-père m'appela par la fenêtre. Je ramassai les pommes de terre, courus jusqu'au chalet où je les jetai dans l'évier et lui racontai pour le ver. Il me dit que mon idée était « intrigante, mais statistiquement improbable »,

et qu'une fois que j'aurais fini de nettoyer les patates je pourrais aller jouer avec Luke pour le reste de la journée.

C'était le milieu des grandes vacances, ce qui me réjouissait, même si on faisait « classe » à la maison de toute façon. Il avait été question de nous envoyer à l'école primaire du coin, mais elle était à une distance considérable – deux heures aller-retour, cinq jours par semaine –, et puis j'avais fait mon cours préparatoire en Ontario et appris foutre rien. La première fois que Grand-père avait abordé le sujet de l'éducation, un mois après mon arrivée, c'est exactement ce que je lui avais signifié.

– Tiens donc, avait-il commenté.

Je l'avais observé attentivement, pour voir comment il réagirait à mon « foutre ». Il le disait tout le temps, mais j'avais remarqué que la réaction des adultes face à tel ou tel terme n'avait aucun rapport avec le fait qu'ils l'utilisaient eux-mêmes.

– En tout cas, tu y as appris au moins un mot que je ne veux plus entendre.

Il m'avait regardée droit dans les yeux et, quand j'avais hoché la tête de mauvaise grâce, il avait continué :

– Très bien, tu peux étudier avec moi à la maison pour l'instant. Il te faudra être prête pour le lycée dans six ou sept ans, donc il n'y a pas de temps à perdre.

À l'instant où je mis un pied dehors, j'entendis les coups de marteau, alors au lieu de prendre le sentier qui menait chez Luke, je m'enfonçai sous les branches tombantes des cèdres, en direction du lac. Un oiseau passa devant moi à toute vitesse ; il ressemblait à un merle d'Amérique, mais arborait un anneau noir épais autour du cou. Ce n'était donc pas un merle, mais une grive à collier. Le martèlement s'intensifia, insistant et régulier.